

EN UN SOUFFLE

(2018)



## EN UN SOUFFLE

Perché sur le roc à la proue du belvédère, il souffle à vide contre l'embouchure de cuivre de l'instrument, il lui faut récupérer après la brève montée des marches de ciment, apaiser son cœur qui bat à tout rompre, relâcher le diaphragme et, peu à peu, ouvrir la voie à l'autre souffle, au souffle intérieur, il pantelle encore, il a marché vite, trop vite, couru pour ainsi dire en quête d'un lieu, d'un lieu où souffler, penser, se retrouver, il a laissé sans réfléchir ses pénates, sa femme, leur nouveau-né, il veillait sur eux depuis un moment tandis qu'ils dormaient, quasi nus après la tétée sur le grand lit aux draps blancs, lorsqu'il s'est senti oppressé par la chaleur caniculaire de la mi-août, il étouffait fenêtres ouvertes entre les murs fraîchement repeints de leur appartement, il a filé vers le vestibule, attrapé par la bandoulière l'étui de sa trompette accrochée au clou, marché droit devant lui, marché comme si souvent à grandes enjambées vers les arbres des Buttes-Chaumont, attiré par un espoir de fraîcheur à la tombée de la nuit, il a laissé la maison des gardiens, gravi les pentes d'une première colline, le café des noctambules en contrebas bruissait d'éclats de voix dans la lumière des lampions, il a plongé vers le ruisseau, franchi à grandes enjambées la passerelle suspendue, chacun de ses pas amplifiant ou contrecarrant l'onde provoquée par le précédent, a gravi les marches montant jusqu'au belvédère et au petit temple corinthien, sorti sa trompette de l'étui et, balayant d'un regard la ville à ses pieds comme on embrasse un panorama qui s'ouvre au détour d'un sentier, il s'est perché sur la pointe de roc, falaise sculptée à l'image d'Étretat qui lui rappelle à chaque fois l'Esterel et la Suisse saxonne, a baissé le menton sur la poitrine et, l'instrument posé contre son ventre, a cherché sans le trouver un point d'ancrage, et maintenant il souffle, il souffle pour reprendre son souffle et ses esprits, il souffle sans serrer les lèvres, l'air s'écoule sans vibrer, c'est un flux sans couleur ni hauteur, un filet mince et pourtant rond

qu'il souffle pour apaiser son cœur, relâcher ses reins, son dos, son cou qui craque en s'étirant, et tandis qu'il inspire un élan-  
ment lui perce le ventre, juste en dessous de l'estomac, à hauteur  
du nombril, il souffle et il revoit le cordon enroulé comme un  
hélicon de chair autour du cou de son fils en train de naître,  
serpent de Laocoon aux funestes anneaux, il voit la sage-femme  
dérouler le nœud coulant d'un tour de main comme on défait  
une serviette entortillée, puis c'est un autre geste expert, alcool,  
ciseaux, compresse, et il entend l'air brûlant s'engouffrer en  
sifflant dans les poumons de son fils et c'est le premier cri, et ses  
lèvres maintenant se ferment au contact de l'embouchure qu'il  
vient d'y apposer, et l'air qui jaillit de leur commissure s'échappe  
du pavillon de la trompette comme un vagissement, la plainte de  
son fils aussi est inarticulée, plainte sans paroles, d'avant la  
parole, la langue et les langues, nul besoin d'en choisir une  
encore pour se faire entendre, c'est un rongeur blessé qui miaule,  
mammifère tremblant sur le seuil entre mort et vie, et il revoit la  
peau presque bleue de son minois de vieillard rosir à vue d'œil  
tandis que la sage-femme essuie le corps de son fils et le tend à sa  
mère dont le cri vient de cesser dans un silence soudain assour-  
dissant, tout s'était précipité, trop tard pour la piqûre, c'était il y  
a une heure, trois jours, un siècle, il ne sait plus, il vient de les  
laisser dans la grande chambre aux murs clairs et aux parquets  
tout juste encliquetés, et le vagissement qu'il pousse encore  
s'évase, s'élargit, et il les revoit peau contre peau dans le lit d'hô-  
pital, et le vermisseau gigote et sa femme rit, et sa gorge instan-  
tanément se dénoue et c'est son souffle qui d'un coup se libère,  
il avait dû vivre l'accouchement en apnée tant son souffle se  
libère au rire de sa femme et lui monte aux yeux, s'y condense et  
lui coule sur la joue, une larme coule sur sa barbe naissante, salée  
comme l'océan amniotique dont son fils vient d'émerger, et  
il souffle fort comme on renâcle ou s'ébroue, et sa trompette  
désormais barrit, il s'y accroche comme aux barreaux du lit il y a  
trois siècles ou deux jours, une éternité peut-être, et ses doigts se  
lovent au flanc de cuivre de son instrument, et le vagissement  
qui se prolonge maintenant patine, hoquette tressaute,

s'entrecoupe de soupirs, son cœur bat encore la chamade de la montée des marches, son ventre encore le lance en son centre, il a le nombril à vif maintenant comme celui de son fils, Nikola, c'est un prénom tendre et espiègle, ils l'ont choisi aux beaux jours avec Marido, riant de leur connivence et de son évidence, le triolet danse sur un souffle soyeux, va s'ouvrant comme le chapelet de voyelles, Nikola, Nikola, Nikola, il se tient droit maintenant et le prénom s'envole à l'air libre au-dessus de la ville, il le lance avec fierté, mi-do-la, mi-do-la, il le lance à la face du monde et de l'officier d'état civil qui règne là, en contrebas, quelque part dans les entrailles de la mairie, c'était il y a cent ans, il y a trois jours, c'était hier, le censeur des registres et des identités avait scruté sans bienveillance le formulaire rempli d'une main tremblante, « Mais, monsieur, Nicolas s'écrit avec un C et un S, sinon ça fait fille, ou serbe, ou bulgare, que sais-je encore, mais certainement pas allemand, vous êtes allemand, non ? je vois que votre femme est française, êtes-vous sûr qu'elle est bien d'accord ? », et sa gorge au souvenir de sa rage rentrée se resserre, oui, il vit en France depuis dix ou douze ans, à Paris depuis cinq, et il ne connaît que trop ces humiliations récurrentes, fonctionnaires ou braves gens plus ou moins bien intentionnés, et le nœud qui le tient au ventre le lance de nouveau, fantôme inversé du cordon tuméfié qu'ils soignent depuis quelques jours, un an ou un siècle, ombilic écorché qui l'angoisse sans qu'il comprenne bien pourquoi, il lui semble qu'un lien primordial s'est défait il y a de cela trois, deux cents, mille et un jours, et qu'il flotte depuis comme une barque à la dérive, spatonaute coupé de sa base, voguant sans attaches ni direction entre les murs repeints de leur appartement, il ne comprend pas cette angoisse nouvelle, il avait quitté Hambourg heureux et confiant, avide d'horizons, *Hänschen klein geht allein in die weite Welt hinein, Petit Jean, pour longtemps, s'en va loin de ses parents*, attiré par l'inconnu et le vaste monde, pourquoi ce manque soudain à la naissance de son fils, ce sentiment d'être orphelin, il n'est pas orphelin, *a long ways from home* peut-être, mais *motherless child* ? il est parti de son plein gré, la France l'attendait, c'était la Terre promise et il avait

ses chaussures aux pieds, rien ne pouvait l'arrêter, on ne doute de rien à vingt ans, et il se revoit faisant son sac dans sa chambre au premier étage, dans sa chambre de toujours, sa chambre d'enfant puis d'adolescent plus attiré par le jazz que par les filles, sa chambre de jeune adulte logeant encore chez ses parents, ballotté de stages en intérim, il se revoit pliant bagage, fini Siemens, finis l'alternance et l'atelier, finis les bus de ramassage et les petits matins pluvieux, finis les rêves remis au lendemain, sa mère pouvait râler au rez-de-chaussée, l'art ne nourrit pas son homme, disait-elle, *Jazz ist eine brotlose Kunst, brotlose Kunst, brotlose Kunst*, et il se revoit bouclant son sac et lançant ses souliers, *got on my traveling shoes*, c'était son bon vieux sac constellé d'écussons, le sac du premier échange scolaire avec la France, Millau, le Tarn, les Causses, le sac de sa première fugue, le sac de toutes ses vadrouilles, il allait tout faire tenir dedans et partir, un sac sur le dos et un étui de trompette en bandoulière, il se revoit la tête pleine d'images, souriant déjà à un avenir ensoleillé, il allait faire les vendanges, récolter pêches, asperges ou melons, Nice, Antibes, Cannes lui tendaient les bras, il ferait la manche sur les promenades, s'inviterait dans les pianos-bars des restaurants et des hôtels, *Summertime, and the livin' is easy*, et si ça ne marchait pas il remonterait vers Paris, en stop, en train, en avion, quel jazzman n'en avait pas rêvé, *One of these mornings you're gonna rise up singing / And you'll spread your wings and you'll take to the sky*, pourquoi ces airs mélancoliques s'invitent-ils au bout de ses doigts, il n'est jamais parti mélancolique, au contraire, il lançait ses chaussures et faisait son sac, et maintenant il souffle et son ventre le tiraille et son chant est douloureux, quelque chose le travaille au ventre et au fond de l'âme, pourquoi ces tiraillements, pourquoi pense-t-il à sa chambre d'adolescent tandis qu'il souffle, pourquoi pense-t-il à Hambourg, à l'Allemagne, il n'y a rien à y gagner que des insomnies, le poète l'a suffisamment dit, son père le savait aussi, enfant chassé de Silésie à la fin de la guerre, c'était un expert en nostalgie, ça fusait à chaque repas de famille, les oncles, les tantes et le grand-père aimaient à se lamenter à qui mieux mieux, pleurant la patrie perdue de l'autre

côté de l'Oder, mais lui n'a rien perdu, il est parti de son plein gré, pourquoi ces douleurs sous le diaphragme, d'habitude ça passe, d'habitude l'enchaînement des notes lui ouvre la respiration, pourquoi la vue de ces pieds nus, hier, il y a trois jours, il y a un siècle, la vision de ce ventre nu et vulnérable, blessé en son centre, lui tiraillaient-elles à présent les entrailles ? pourquoi cet abîme s'est-il ouvert à la vue du moignon ? *Sometimes I feel like a motherless child*, et il cherche à calquer les accents de son chant sur le chant simple et déchirant de Louis Amstrong, il cherche l'évidence de ce qui se dit pour la première fois et qui pourtant est vieux comme le monde, la patience de celui qui connaît la plainte, c'est un chant qui a tout le temps, le temps justement s'est arrêté quelque part, à la lisière de l'océan ou dans les champs de coton, et il sent que son souffle se nourrit d'un souffle plus profond, c'est un chant vieux comme le monde, qui résonne depuis le ventre aux flancs ronds de la grande barque négrière, le souffle qui bouillonne au creux de son ventre se nourrit d'autres goffres, la mélopée cuivrée se teinte d'autres exils, et il souffle pour eux, et pour ses compagnons de Nice aussi, troubadours étrangers échoués comme lui sur la Côte de tous les festivals, saisonniers de la Riviera dont le souffle nourrit maintenant le sien, grain sablonneux du saxophone de Mulatu, l'Éthiopien prédestiné par son prénom, caprices grondeurs ou extatiques du trombone de Gueorgui le Bulgare, clarinette à la gaieté virtuose ou désespérée de Saul, le Juif new-yorkais venu comprendre l'Europe, amateur de klezmer, de mélodies orientales et de musiques andalouses, ils écumaient de leur fanfare les baptêmes, les mariages et les bar-mitsvah, finissaient les open-mikes, cachetonnaient sur les tournages et en studio, ils sont éparpillés aux quatre vents maintenant, happés par l'appel des big bands et de la world music, par les revivals klezmer de Varsovie ou de Berlin, Saul est heureux à Berlin, les photos de sa femme et de ses enfants le montrent tous les jours sur son mur virtuel, Saul, le petit-fils de déportés au rire inquiet et triste, et c'est une berceuse yiddish qui lui vient aux lèvres, il la joue pour la première fois, devant Saul il n'osait jamais, et il blêmit en la laissant passer dans les

tuyaux de son cuivre, et il sait que quelque chose se dit qu'il ne peut sonder, il sait qu'il ne peut approcher cette douleur-là, « Fugue de mort », « Chant du peuple juif assassiné », il blêmit dans la nuit d'août et souffle pourtant, et son souffle se défait, se délite, perd toute couleur, tout timbre, *Der Tod ist ein Meister aus Deutschland*, et il pâlit mais ne cesse pas de souffler, il tient cette note sans hauteur et sans couleur, *La Mort est un maître venu d'Allemagne, son œil est bleu*, bleu comme le sont les siens, comme ne le sont pas ceux de son fils, il sait son peuple marqué au sceau de l'inexpiable, il a lu les noms d'enfants sur les plaques apposées dans les halls d'école où parfois il enseigne et où son fils, un jour, apprendra à lire et à compter, il connaît le panneau commémoratif planté sur une pelouse du parc, à même l'herbe où se font les pique-nique, au pied du terrain de jeu où son fils un jour s'enivrera des vertiges du toboggan, il connaît le tissu serré des adresses d'enfants déportés, Juifs français, polonais ou même allemands, 5, 7, 9, rue Manin, 62, 64, avenue Simon-Bolivar, 3, 5, 7, 11, rue Lauzin, il sait l'horreur de ces comptes macabres, il a vu aux puces un jour un bottin de Belleville d'avant-guerre, on parlait encore yiddish il n'y a pas si longtemps sur les bancs du parc, il y a moins de cent ans, de trente ans, de vingt ans dit-on, et tandis qu'il souffle sans timbre dans son embouchure, la berceuse de Saul résonne entre les parois de son crâne, il la marmonne en s'excusant plus qu'il ne la joue, il ne sait plus les mots exacts, *Mon fils, mon fiston, ma lumière dans la nuit*, et il sait combien son exil n'est rien comparé à cet abîme, mais il sait, il sent qu'il y a dans ce souffle blême qui le traverse une part de lui-même, et il sait qu'il lui faut souffler, souffler dans le cuivre, souffler sans pistons dans ce cornet, une longue note sans timbre ni couleur, c'est une plainte, un long gémissement de pénitence qui dure et dure et dure et s'envole sur la ville, puis d'un coup s'interrompt, se brise en trois tel un pleur étouffé d'enfant, et il souffle encore et chacun des sons se brise lui-même en trois, les pulsations sont rapides, oppressées comme en un sanglot, et tandis qu'il souffle le marmonnement s'invite à nouveau entre ses lèvres, *mein Sohn, mein Söhnchen, mein einziges Licht in der*



*Nacht*, et la berceuse s'invite et délie ses doigts pétrifiés, une note se glisse entre ses lèvres serrées, se dédouble, s'ouvre sur une autre note à la seconde qui la tire vers le haut, la rejoint, la délaisse, la transforme peu à peu en bourdon autour duquel d'autres notes s'agrègent, c'est une mélodie maintenant, qui s'éloigne pour mieux revenir, mélancolique, obstinée, travaillée sans cesse par la même affliction, c'est la musique des peuples meurtris par l'histoire, il y a cent, mille, deux mille ans, la complainte éternelle, joyeuse jusque dans les larmes, éplorée jusque dans la fête, des peuples qui ont vu passer les rois, les sultans, les empereurs, peuples des plaines balayées par le passage des armées, des côtes pillées par les croisés, les spadassins en tout genre et les pirates, et la plainte mélancolique se déroule, s'enroule en spirales, s'affranchit des pesanteurs, saute, espiègle, comme en un pied de nez au destin et aux puissants, c'est la musique des mariages et des baptêmes, des fêtes de village et des comices agricoles, il est un temps pour tout, après la mort la vie, après le deuil la joie, et les peuples tapent du pied, dansent sur les tables, entre les chaises, sur les estrades et les esplanades, la musique tourne et tourne, accélère, s'enivre de ses cabrioles, s'exalte de ses vertiges, s'égare et se libère, les musiciens ambulants savent chasser les voleurs, perchés l'un sur l'autre ils sont plus forts que les pillards, ils braient, caquètent, aboient et miaulent, chassent les mauvais esprits, victoire impertinente des démunis, il faut chanter, taper du pied, souffler, gratter les cordes et les pincer, frapper les troncs, les peaux, les triangles et les cloches, souffler encore et toujours, *Louez-le au son de la trompette, louez-le par la danse et le tambour*, d'où lui vient ce choral, est-ce du Schütz, du Bach, du Buxtehude ? il y a tout à coup des bancs d'église austères, des chœurs d'hommes et de femmes, *Que tout ce qui respire chante le Seigneur*, il a huit ans et il chante, *Lobet ihm mit Posaunen, Lobet ihn mit Pauken und Reigen*, les bancs de l'église sont froids, les murs nus, chaque accord un badge de vertu et de droiture, et sa mère le regarde et lui sourit, cheveux noués en chignon, foi chevillée au corps, et les chants résonnent sans âme entre les murs austères, pieux, contraints, binaires, tous les dimanches ils

résonnent entre les murs de brique tandis que le col empesé de sa chemise lui gratte le cou, tant pis pour Bach et les rebonds intrépides de sa basse continue, et tandis que ses doigts tournent autour de la mélodie son chant s'impatiente, le contrepoint se cabre, cherche la danse et le tambour, cherche le balancement, le pas chaloupé, le cake-walk n'est pas loin pour qui veut l'entendre, la syncope du ragtime, du swing, et voilà que surgit déjà le roulement du mbalax, il retrouve ses compagnons de Nice, le flux rythmique flottant, indécis, toujours changeant de leurs improvisations, le jeu consistait à se tourner autour, le quatrième venant troubler d'un rythme ou d'un riff incongrus le manège des trois autres, les invitant à s'approcher de modalités ou de rythmes incompatibles, métrique indienne ou vertiges d'une gigue irlandaise, leur jeu alors bégayait, déraillait, déstabilisé par les contretemps d'un tango ou les virevoltes d'une cumbia, jusqu'à ce que la solution peu à peu émerge et que le premier à son tour se détache du groupe pour le prendre à contre-pied, c'était leur solfège à eux, leur atelier de fusion, et ils jouaient des heures durant sur un bout de plage ou de crique, tournés vers la mer, postés côte à côte en arc de cercle, il fallait se tenir chaud dans l'exil, faire la nique à la solitude, la nuit le plus souvent était douce sur la Côte mais ils soufflaient devant eux comme on entretient l'âtre, se réchauffaient au foyer où leurs souffles convergeaient, quelque part à leurs pieds le point nodal dansait, à l'intersection de leurs instruments pointés vers le sol, il glissait comme un feu follet sur le béton craquelé d'un ancien plongeur ou les planches abîmées d'un ponton, s'envolait parfois sur la mer qui clapotait à deux pas, présence sourde révélée par quelque reflet de la ville sur les eaux, le point de convergence filait alors tout droit vers l'horizon sicilien ou africain puis revenait à leurs pieds sur le roc, le ciment ou le bois vermoulu de ce bout de Côte, et il se revoit maintenant perché sur un escarpement de l'Esterel, dressé face à la mer comme ici face à la ville, c'était le mois de mai, il venait d'arriver sur la Côte et le soleil lui dorait le visage, baignait chacun des pores de sa peau, il s'en délectait, torse nu face à la mer et au ciel, il lui semblait que chaque fibre

de son corps respirait, c'était une sensation nouvelle qui lui dilatait la poitrine, vivifiait la colonne d'air, il lui semblait, à l'écho qui lui revenait des profondeurs de la calanque, que jamais le son de sa trompette n'avait été si clair, si pur, les notes glissaient sur l'onde comme la lumière à la surface de l'eau, se posaient sur la crête écumeuse des vagues, il était ici pour la première fois mais il avait toujours été là, au bord de ce plan d'eau, son corps le savait, son corps le sentait, et le chant de sa trompette filait droit par-dessus l'onde à la recherche d'autres échos, s'en allait vers d'autres rives, il ne savait lesquelles exactement, mais il se voyait posté de l'autre côté, quelque part sur un rocher lointain et semblable, il ne savait encore où, sa mère non plus ne savait où, elle la luthérienne hanséatique, la Hambourgeoise hautaine, ne savait pas encore qu'elle venait d'ailleurs, née d'autres flancs que ceux de sa mère, issue d'autres rivages que l'Elbe et la Baltique, mais sa musique, au bord des calanques, le pressentait, elle cherchait un passage, cherchait une voie, elle filait par-delà les îles, Corse, Sardaigne et Sicile, se faufilait quelque part entre la botte italienne et l'hippocampe tunisien, s'engageait, attirée par Dieu sait quelle prescience, le long des côtes adriatiques, il se voyait clairement là-bas, qui répondait en écho à son chant de lumière, la mer était bleue et belle, azurée, perché sur des falaises cousines il jetait son chant en retour sur les flots bleus, la mer n'était pas un cimetière où l'on repêche à l'aube des corps d'enfants, où l'on jette à l'eau les corps de réfugiés morts ou mourants, aux jambes tuméfiées par la station debout dans des embarcations bondées, la mer était bleue, elle l'est encore sans doute, on peut vouloir s'en convaincre, le sang des sacrifiés, dilué par le sel et les vagues, n'en altère pas la couleur à vue d'œil, on s'y baigne l'été sans broncher, la mer est bleue azur et la mort pour une fois n'est pas un maître d'Allemagne, pas de leçon à recevoir cette fois-ci, *Wir schaffen das !* a dit la chancelière en ouvrant les bras au monde, s'offrant aux selfies des réfugiés là où d'autres brandissent les déchéances et fourbissent les harangues nationales, la nation est une et indivisible, tu as le droit de t'y fondre, laïcité, identité, valeurs, et *La Marseillaise* qui se glisse sous ses doigts

grince et grimace, elle bombe le torse et se rengorge, enfle et se pétrifie, ronde et dure comme les mamelons du Sacré-Cœur qui trône à distance, blancheur pieuse érigée sur le sang, éclairée chaque nuit de mille projecteurs, et il pense à la voix blanche de sa mère effondrée au téléphone, « soixante ans ils me l'ont caché, soixante ans ma mère m'a caché qu'elle n'était pas ma mère et elle attend d'être mourante pour me l'avouer », et il pense à la voix exsangue de sa mère au téléphone, blanche et exsangue sous le souffle désincarné des liaisons analogiques, à sa rage rentrée lors de la veillée funéraire, à ses mots cassants, son souffle court, venimeux, et il se revoit à ses côtés le surlendemain à la messe, sur le banc austère de l'église, il entend sa voix brisée, le chignon s'est défait au niveau de la tempe, un trouble insoupçonné s'est glissé au cœur de son chant et le regard qui se pose sur lui avoue sa détresse et, tandis que d'un battement des paupières elle accueille ses encouragements, sa voix pour la première fois s'élève en prière vibrante, grimpe jusque sous les voûtes liserées de brique, la fêlure toujours pressentie est là, fêlure pressentie et toujours refusée, elle est orpheline à présent, enfant deux fois dépossédée, une fois par l'abandon et l'adoption, une fois par la mort, ses certitudes sont brisées et elle chante, et sur cette falaise face à la ville sa trompette accompagne son deuil et sa douleur, accueille sans réticence les accents luthériens du choral entonné sous les voûtes blanches aux arcs rouges, et c'est ce chant qu'il lance au visage de la ville, nulle retenue, nulle autocensure, et tant pis si les gardiens du parc rappellent, ils vont rappeller de toute façon, ils rappellent toujours, précédés de leurs coups de sifflet stridents, et c'est un chant allemand qu'il déroule, *Ihr Gestirn, ihr hohen Lüfte, und du lichte Firmament*, montant des gouffres obscurs le choral aspire à s'élever vers les astres, l'éther et le firmament, et il souffle et la lumière de la ville éclaire la voûte céleste et les nuages par en-dessous, s'il se penche il en aperçoit le reflet sur le plan d'eau qui entoure l'île, les frondaisons des saules y descendent vers le ciel, et son regard remonte et balaie la plaine, ce n'est pas la plus belle plaine, même la nuit, les avenues qui la traversent sont mornes, scandées d'immeubles et de tours

faussement jumelles, ces orgues de Flandres n'ont rien de musical, et c'est un chant allemand porté par d'autres orgues qu'il entonne sur la ville, tant pis si les officiers d'état-civil n'aiment pas trop ses compatriotes, les rues du quartier affichent partout les stigmates de ces antipathies, Secrétan, Rébeval, Meynadier, Compans, tous officiers de l'Empire combattant les armées prussiennes, ces mêmes armées qui laissèrent les Versaillais massacrer les Fédérés, la place Rhin-et-Danube par là-bas derrière est bâtie sur ces charniers, le Sacré-Cœur trône, obscène, sur le Nord-Est parisien, il ne savait pas, perché sur l'Esterel, qu'il viendrait se poster ici, sur cette autre falaise, voyageur urbain égaré sous la mer de nuages, cherchant refuge et réponse auprès d'un temple de vestales, et il ne savait pas non plus, soufflant sur l'Esterel, qu'une part de lui-même l'attendait ailleurs, sur une côte dalmate, mais que sait-il vraiment ? que la mer est bleue sur ces rives lointaines et les photos belles, photos de calanques, de monastères byzantins, de mosquées, de palais vénitiens, sa mère depuis a enchaîné croisières et périples généalogiques, munie pour seul viatique d'un prénom, Jelena, et d'une indication lapidaire, employée de maison d'un armateur des Balkans, les photos sont belles sur les cartes postales, la mer est bleue, les falaises sont blanches, blanches comme longtemps sous le choc la voix de sa mère, nulle trace pourtant de cette aïeule abandonneuse, sa mère est rentrée bredouille, et il chante ce prénom aux antiques résonances, Jelena, Jelena, Jelena, grand-mère par le sang qu'il imagine magnifique, capable de dresser l'un contre l'autre des empires, aïeule insaisissable, juive, musulmane, orthodoxe ou catholique, qui sait ? serbe ou croate, slovène ou albanaise, certainement pas protestante ni allemande, mais il ne faut jurer de rien, cette côte a vu passer tant de marins et de soldats, de négociants et de pèlerins, commerçants de la Hanse passés par Venise ou par Gênes, croisés francs en marche vers l'Orient, diplomates habsbourgeois en poste sur les marches de l'Empire, Jelena descendait peut-être de germanis, d'ancêtres burgondes, goths ou alamans, Hambourg alors n'était pas même dans les limbes, et sa trompette se met à rire, un pouffement

d'abord, qui peu à peu glisse et glousse, c'est un son indéterminé, glissando et gloussement à la fois, dans ce grand flux nul n'est sûr de rien, nulle lignée qui n'en ait croisé d'autres, et il rit en soufflant dans son cuivre, et c'est le souffle des grandes migrations qui soudain s'invite, l'Asie déferlant sur l'Europe, peuplant Rome, l'Espagne, l'Afrique et les Carpates, envahissant la Gaule, la Saxe et le Holstein, et il rit, et son rire soudain se fait tendre, il pense à sa mère affairée jour et nuit dans les gymnases de la ville hanséatique, collectant duvets, réchauds, téléphones et peluches, frappant aux portes des entreprises et des services publics, enseignant les rudiments de sa langue aux Afghans et Syriens remontés par la route des Balkans, sa mère yougoslave est redevenue bonne protestante, *Wir schaffen das !* et c'est Mutti elle-même, la chancelière, qui sourit comme sur mille selfies, et il souffle, et son souffle le dépasse, c'est un souffle venu de nulle part et de partout, un souffle ample, porté par les vents hauts de l'atmosphère, qui a fait trois fois, cent fois, mille fois le tour de la terre, chauffé au sable de l'Éthiopie, salé aux eaux de la Mer Noire, nourri de toutes les trépidations urbaines de l'Amérique, et il rit en soufflant, un rire fou, jubilatoire qui s'enroule en barrissant dans l'hélice de son cuivre, les taxis jaunes s'empalent sur les nids de poule, les sirènes hurlent, les grands bus s'ébranlent en haletant, les gamins du Bronx tambourinent sur des seaux, Sonny Rollins salue l'East River, les vents se lèvent sur les océans, balaient les steppes et les pics enneigés, les volcans grondent, la terre tremble, et il sait qu'il va payer, ici on ne se lâche pas sans en payer le prix, la civilisation veille, les gardiens vont bientôt venir, il le sait, il le sent, il entend déjà leurs sifflets, ils manient leur minuscule instrument avec talent, en connaissent tous les accents, sec et courroucé, ironique, espiègle ou bienveillant, acrobatiquement lancé du grave vers les aigus ou fusant en staccatos impérieux, ils en connaissent toute l'amplitude, mais non, il tend l'oreille et n'entend rien, et il souffle encore, pour Jelena, pour Nikola, pour Marido, sa femme allongée sur le lit neuf de leur appartement repeint, sa mère viendra-t-elle saluer leur enfant ? cela fait cinq ans qu'ils vivent ici, à Paris, et jamais une

visite, loin des yeux loin du cœur, c'est à l'exilé toujours de maintenir les liens, cinq ans d'efforts pour prendre pied, conservatoires, écoles, centres de loisirs, laissez-nous votre CV, cinq ans de jam sessions et d'orchestres de rue, de cachets dans les fanfares et chez Disney, son deuxième album est sorti au printemps, coup de cœur de la semaine chez Fip, et il souffle pour Alberto, son bassiste italien, amoureux de Camus attiré à Paris par les caves de Saint-Germain, et il souffle pour Sharon, sa violoniste israélo-yéménite outrée par le sort fait à son peuple, partie à l'étranger militer pour Amnesty, et il souffle pour Pierre, son pianiste mélancolique, travaillé par le mal du Béarn, nul à Paris n'est vraiment de Paris, et il souffle pour ses prédécesseurs, Heine et Marx, lointains cousins chassés par la censure, charpentiers ou cordonniers venus d'Allemagne faire le Tour de France, balayeurs de la Haute-Hesse embauchés par villages entiers pour nettoyer les rues de Paris, artisans de La Villette entassés dans les taudis de l'avenue qui passe là, en dessous, la Petite-Allemagne avait ses écoles et son église, ses débits de boisson et ses garnis, l'église est toujours là, cachée quelque part en contrebas, sur un monticule, elle est maintenant d'obédience orthodoxe, c'est à mourir de rire, nul Hambourgeois n'est vraiment de Hambourg, nul à Paris n'est vraiment de Paris, pas dans le Nord-Est en tous les cas, Marido et les siens peut-être sont de Paris, il y a dans les beaux quartiers des lignées solides, mais les croisements toujours compromettent le sang bleu, bleu et pur comme les yeux bleus et les mers bleues, Marido n'a pas les yeux bleus, Nikola n'aura ni les yeux ni le sang bleu, Nikola, Nikola, Nikola, et tandis qu'il épelle le prénom de son fils un sifflement strident retentit à distance dans son dos, ce sont les gardiens du temple qui approchent, il faut s'interrompre et pourtant il ne le souhaite pas, il ne le veut pas, « Il est là, on le tient ! Sur le promontoire ! » et déjà en se retournant il aperçoit deux silhouettes coiffées de casquettes, les faisceaux de leurs lampes torches vont l'amble sur le chemin menant au belvédère et, soufflant toujours, soufflant sans note dans l'embouchure de son instrument, il se détourne de la ville en la saluant bien bas, referme d'une main l'étui de sa

trompette, le passe en bandoulière et se glisse dans un fourré en contrebas du temple corinthien, il est tapi entre les buissons et les regarde s'approcher sur le sentier goudronné, s'engager sur le petit pont et remonter vers lui, « On ne l'entend plus, il a dû filer ! », et tandis que les gardiens remontent les deux chemins d'accès au promontoire il se glisse sans bruit par les fourrés, l'embouchure de sa trompette aux lèvres, soucieux de continuer à souffler tout en s'échappant par ce coin de sous-bois, il souffle maintenant pour Hugo, son compagnon de fugue, et sourit intérieurement, c'était le même jeu de cache-cache avec les gardiens du Stadtpark à Hambourg, et tandis que les torches fouillent fébrilement les recoins d'ombre du belvédère, faisant danser ses colonnes dans la nuit, il court se cacher plus loin, remonte le sentier par où ils sont venus, c'est la plus vieille ruse du monde, et il file en riant, la trompette aux lèvres, court s'allonger près d'un grand pin, l'herbe foulée par son corps a la même odeur qu'à l'été de ses quinze ans, il se souvient de l'ivresse de leur fugue, c'était la première, de son cœur exalté, de son souffle libéré, il salue de trilles muettes son comparse d'alors, Hugo, son seul ami d'enfance, on les avait interpellés un peu plus tard à la gare routière, sa mère l'avait illico changé d'école, Dieu qu'ils s'étaient sentis libres, sentis vivre, Robinsons de trois jours réfugiés dans les sous-bois du parc, à vingt mètres du canal, ils dormaient le jour, parlaient la nuit à la lueur des cieux ou du réchaud à gaz qu'ils masquaient de leurs paumes, ils parlaient jusqu'à l'aube en frissonnant, tirés d'un sommeil involontaire par les premiers avions qui passaient au petit matin, et tandis que les lampes torches des gardiens s'éloignent, ballant dépitées au bout de leurs bras, projetant des ombres erratiques à flanc de rocher, il salue en pensées celui qu'il était à quinze ans, allongé dans l'herbe du Stadtpark, et il salue celui que son fils sera dans quinze ans, allongé libre quelque part sur un pan d'herbe, un coin de sable, un flanc de rocher, oui, il sera libre, forcément plus libre que lui, le regard posé sur les flots de l'Adriatique ou de la Baltique, les vallées profondes du Rift ou des Rocheuses, parti ailleurs pour vivre, plus ailleurs encore que lui, et il regarde le



ciel où des avions attardés tutoient les étoiles, la voûte nocturne se devine entre les branches à quelques nuages blancs éclairés par la ville, il ne sait où il finira, *Sous les palmiers du Sud, sous les tilleuls du Rhin / Enfoui dans le désert par des mains étrangères*, d'où lui viennent ces vers tristes et beaux ? il en sait d'éternels qui sont de purs sanglots, *Unter Palmen im Süden / Unter Linden am Rhein*, c'est l'épithaphe de Heine, gravée sur sa tombe à Montmartre, *mich wird umgeben Gottes Himmel dort wie hier, le ciel de Dieu m'entourera là-bas comme ici*, et il sourit, il sait qu'il est d'ici et de là-bas, de là-bas et d'ici, il n'est pas le premier à finir à Paris, il ne sera pas le dernier, et il pense à son fils dans son couffin, pense à sa femme, au ventre encore rond après l'accouchement, qui le veille entre les murs repeints de leur appartement, et dans un unique souffle il pousse une longue note dorée, ni grave ni aiguë, tremblante et reconnaissante, tendue comme un fil d'étoile entre terre et ciel, tenue, longtemps tenue, tenue jusqu'au bout, jusqu'au dernier souffle, elle s'amenuise sans faiblir, s'effile jusqu'au plus petit grain, sonne encore, vibre encore en dessous du son, et tandis qu'il laisse sa trompette retomber le long de son corps, il sait qu'il a fini, qu'il vient d'atterrir, là, sur cette pelouse, et son corps tout entier se laisse aller à une profonde inspiration — et au bonheur du souffle nouveau qui s'annonce.

